



Toute l'œuvre de Giovanni Verga, le plus grand vériste italien, est centrée sur les «vinti dalla vita» («les vaincus de la vie»). Dans les nouvelles, ici rassemblées, il s'est attaché à peindre le courage viril avec lequel les humbles affrontent la vie. Avec un réalisme saisissant il nous montre l'attachement au lieu de naissance, aux anciennes coutumes, la résignation à la dureté d'une vie parfois inhumaine, la conscience que cette société fermée où évoluent ses personnages, hauts en couleurs, est la seule défense contre les nouveautés venues de l'extérieur. Ses personnages manifestent leur fidélité à des sentiments simples et à des valeurs ancestrales. Pour Verga ceux qui acceptent leur propre destin dans une résignation consciente possèdent la sagesse et la moralité. C'est toute la Sicile, âpre et rude de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qu'il fait ainsi revivre pour ses lecteurs.

-----

## CONSIGNE :

- Si l'une ou (et) les trois citations ci-contre vous rappellent quelque chose, si une idée, une phrase ou un souvenir quelconque qui y est associé vous fait penser à quelque chose, si une expression, voire un mot seulement, déclenche en vous quelques "remembrances", laissez-vous aller... Bon courage !

## Cavalleria rusticana

Turiddu Macca, le fils de *gna*<sup>1</sup> Nunzia, à son retour du régiment, se pavanait chaque dimanche sur la place, avec son uniforme de bersagliere et son béret rouge, qu'on l'aurait pris pour le diseur de bonne aventure, quand celui-ci s'installe avec sa cage aux canaris.

Les filles le dévoraient des yeux, tandis qu'elles se rendaient à la messe, le nez dans leur châle, et les gosses lui bourdonnaient autour comme des mouches. Il avait rapporté aussi une pipe avec un roi à cheval qui paraissait vivant, et il frottait ses allumettes sur le fond de son pantalon, en levant la jambe comme s'il allait donner un coup de pied. Mais, avec tout ça. Lola, la fille du fermier Angelo, ne s'était montrée ni à la messe ni sur son balcon, car elle s'était fiancée à un garçon de Licodia, charretier de son état, et qui avait dans son écurie quatre mulets de Sortino.

## La terre

Le voyageur qui longeait le lac de Lentini, s'étendant pareil à un bras de mer mort, et s'avancait parmi les chaumes calcinés de la plaine de Catane, et les orangers toujours verts de Francoforte, et les gris chênes-lièges de Rescone, les pâturages déserts de Passaneto et de Passanitello, s'il demandait, pour tromper l'ennui de la longue route poussiéreuse, sous un ciel que la chaleur assombrit, à l'heure où les grelots de la litière tintent tristement dans l'immense campagne, et où les mules laissent pendre la tête et la queue, tandis que l'homme chante un mélancolique refrain pour ne pas se laisser vaincre par le sommeil de la malaria : «À qui est-ce ici ?». Il s'entendait répondre : «À Mazzarò. »

## Le maître d'école

Chaque matin, avant sept heures, on voyait passer le maître d'école qui faisait sa tournée, de maison en maison, pour prendre les garçons de l'école : sa serviette dans une main, un gosse rétif suspendu à l'autre, et derrière, une nichée de marmots qui, à chaque arrêt, s'affalaient sur le trottoir comme des brebis épuisées. Donna Mena, la mercière, présentait toujours son petit Aloardo — dont elle ne faisait façon qu'à coups de taloche — fin prêt et propre comme un sou neuf, et le maître, plein de patience et d'affection, emmenait le chérubin qui hurlait et lançait des coups de pied. Plus tard, avant le déjeuner, il revenait avec un Aloardo tout crotté qu'il déposait à l'entrée du magasin, et il reprenait la main de celui avec lequel il était venu, le matin.

<sup>1</sup> On distinguait, à cette époque, en Sicile, différentes classes sociales, ayant chacune leur propre dénomination : les nobles, les grands propriétaires fonciers, les moyens et petits propriétaires se faisaient appeler *don* ; les artisans et commerçants portaient le nom de *mastro* ; enfin les paysans, travaillant pour leur compte ou en métairie, se donnaient du *massant* ; entre eux, ils s'appelaient volontiers *compères*, *commères*, *gna* (correspondant de *donna*) pour les femmes de petites conditions, *zjo* ou *zja* pour les vieillards.